

ans sans la voir, et que je revinsse ensuite amoureux comme avant mon départ.

—Et vous avez obéi ?

—Certainement.

—Eh bien ! je ne vous en fais pas mon compliment, dit Valentin.

—Hélas ! reprit Richard, autre chose est de prendre une résolution et de la tenir. Vingt fois j'ai failli partir pour Londres. Trois fois même je suis allé jusqu'à Boulogne.

—Il fallait vous distraire.

—C'est ce que j'ai fait d'abord. Mais tout cela m'empêchait d'exécuter les projets d'étude que j'avais formés. Quand j'ai vu cela, j'ai pris une résolution héroïque. J'ai fait à un de mes amis un billet de cinq mille francs, que j'ai laissé protester, poursuivre, etc. Bref, depuis deux jours je suis à Clichy. Quant aux cinq mille francs du billet, ils sont déposés chez un banquier avec d'autres fonds qui m'appartiennent.

—Ah ça ! reprit Valentin, c'est bien sérieux ce que vous me racontez là ?

—Certainement. Je ne me serais jamais permis...

—Et vous prétendez encore être prosaïque ? s'écria Valentin. Mais, mon cher monsieur, jamais Saint-Preux, Werther et autres chevaliers du sentiment, n'auraient fait mieux.

—Eh bien ! miss Harriett ne pense pas comme vous, malheureusement.

—C'est une mauvaise affaire que d'aimer une cousine, voyez-vous, dit Valentin. J'en sais malheureusement quelque chose.

—Votre cousine ne veut pas non plus vous épouser ?

—D'abord elle ne m'aime pas ; puis elle est mariée.

—Si elle est mariée, vous ne devriez pas l'aimer.

—Vous avez raison, mais si l'on faisait et si l'on payait tout ce qu'on doit... Clichy n'existerait plus.

—Pour en revenir à l'insulte de ce Parérot ..

—Voulez-vous me permettre une question auparavant?... Pendant que vous étiez au Cap, n'auriez-vous pas par hasard entendu parler d'un Français nommé Bartelle ?

—Non.

—Il est probable du reste qu'il avait changé de nom. Puis, ce serait un hasard... N'importe... Tenez. Voici son signalement sur un ancien permis de chasse. Je l'avais mis justement dans ma poche ce matin pour le montrer à un capitaine du Havre, qui se trouve en ce moment à Paris.

(A CONTINUER.)

LE CHEMIN DIRECT.

CONTE TOURANGEAU.

I.



SAIAS MUNSTERIUS, au XXXIIe livre de sa *Dæmonologia major*, où il traite des herbes et de leurs pouvoirs magiques, disserte tout au long sur l'herbe au pivert, qui a la propriété de faire tomber le fer en poussière, et ajoute que cette même plante a la ver-

tu de faire trouver les trésors cachés et les stations diaboliques (*stationes diabolicæ*). On appelle ainsi, dit l'auteur, certaines excavations assez voisines de la surface du sol, où le diable établit quelques diabolotins ou diableaux de noblesse inférieure, qui sont, comme nous dirions aujourd'hui, ses employés et ses représentants. Les uns tiennent registre des naissances, les autres des mariages, les autres des jurements, blasphèmes, scènes de cabaret, et adressent des rapports à leur chef, qui fait son profit de tout.

Quant à l'herbe au pivert, que Munsterius appelle la *Picari rotundifolia*, voici, dit-il, à quels signes vous la reconnaîtrez : la feuille est d'un vert pâle et d'une forme arrondie ; elle ne donne jamais de fleurs, et se trouve dans les parties les moins fréquentées des forêts. Vous pensez bien qu'il ne manque pas de gens pour chercher une herbe aussi singulière et aussi précieuse. Mais c'est ici que commence la difficulté. D'abord, le nom de la *Picaria rotundifolia* n'est pas même cité dans les traités de botanique modernes ; puis les caractères de la description vous semblent peut-être un peu vagues, car on trouve assez, Dieu merci, de plantes à la feuille verdâtre et arrondie : rien ne ressem-

ble à une plante qui ne donne pas de fleurs comme une plante qui n'en a pas encore donné ; et c'est une besogne qui excède les bornes de la patience humaine, que de passer en revue toutes les plantes du fond des forêts. Donc, quand on trouve cet herbe, c'est un grand hasard, et qui ne tire pas à conséquence, car le même homme ne peut ni la trouver ni s'en servir deux fois.

II

Cochard, de Loches en Touraine, l'avait trouvée ; et tout le monde dans le pays vous dira ce qu'il en fit. Cochard était le fils d'un gros tonnelier de la rue Quintefol. Comme le bonhomme avait de quoi, il voulait faire de son fils un savant, à tout hasard, et sans se rendre bien compte, je crois, de la figure que peut faire un savant en ce monde. C'était son idée. La passion de Cochard fils pour l'étude était fort modérée ; mais il aimait deux choses avec ardeur : pêcheur de goujons dans l'Indre, et faire la cueillette aux champignons dans la forêt de Loches, qui est renommée pour ses champignons. Il savait mêler, comme on voit, l'utile à l'agréable, et, de nos jours, on eût dit de lui que c'était un garçon positif. Il venait de faire un jour une superbe cueillette de ceps et de champignons roses ; il nouait en sifflant les quatre coins de son mouchoir autour de son butin, lorsqu'il porta machinalement à sa bouche un tout petit brin d'herbe qu'il venait de cueillir. Un imperceptible parfum d'iris s'en dégaugea, c'était la *Picaria rotundifolia*. Voilà donc Cochard fils en passe de trouver des trésors. Il songea tout de suite aux ruines d'Orfont et aux ri-